

LA FAMILLE CHRETIENNE, EGLISE DOMESTIQUE

FONCTION SACERDOTALE

Par le père Marie-Dominique PHILLIPE, o.p.

FAMILLE ET VOCATION

Conférence donnée aux AFC, à Paris, le 8 janvier 1984

(...) Si nous regardons l'Évangile, surtout l'Évangile de saint Jean, nous voyons que la vie apostolique de Jésus commence par le mystère de la vocation : la vocation de Jean, d'André, de Simon-Pierre, de Philippe, de Nathanaël. J'aime beaucoup ce passage de l'Évangile de saint Jean parce qu'il nous montre la théologie de la vocation. Qu'est-ce que la vocation chrétienne ? C'est « suivre l'Agneau partout où il va »¹, et cette vocation est commune à ceux qui fondent un foyer et à ceux qui veulent se donner totalement au Christ dans la vie religieuse ou le sacerdoce. Il est très important de comprendre que la vie religieuse est la même pour tous ; il n'y a pas deux vocations chrétiennes : il n'y en a qu'une. Autrement nous ne pourrions pas comprendre comment la famille est le lieu privilégié de l'éclosion de la vocation. Si la famille était tout autre, si la vocation chrétienne n'avait pas cette unité profonde, nous ne pourrions pas comprendre comment Dieu, dans sa Sagesse, a voulu que la plupart du temps, et normalement, les éclosions des vocations se fassent dans la famille. Je dis « normalement », parce que, quand on regarde le point de départ de l'Église et ce que nous vivons actuellement (qui est peut-être le terme), on voit ce qu'on appelle des « vocations tardives », des vocations qui naissent par des retours étonnants vers le Christ, en dehors de la famille. Dans ces cas-là, la famille n'a pas été le milieu de ces éclosions ; en effet, beaucoup de familles ne sont plus suffisamment chrétiennes pour comprendre ce qu'est la vocation, à tel point que la famille devient quelquefois le lieu d'une opposition à la vocation. C'est fatal : si elle n'accepte pas d'être le milieu de la vocation, elle va s'opposer aux vocations. D'un point de vue strictement humain, cela se comprend, car la vocation est un dépassement de ce que représente la famille, un dépassement divin, surnaturel. Au niveau purement humain, psychologique et sociologique, la vocation (religieuse ou sacerdotale) est comme un arrêt. Normalement, une famille est source d'une autre famille : au

¹ Ap 14, 4.

niveau psychologique et sociologique, c'est normal. Tandis que la vocation religieuse ou sacerdotale, n'étant pas le point de départ d'une nouvelle famille, est un arrêt : c'est la famille qui s'achève, qui humainement atteint un terme, mais qui divinement connaît à ce moment son épanouissement ultime, son épanouissement dernier.

La famille chrétienne est donc, normalement, le lieu de l'éclosion des vocations. Cela se fait plus ou moins vite. Je me souviens de la réflexion d'une de mes tantes qui était prieure du Carmel de Lille et qui disait à la fin de sa vie : « Je m'aperçois de plus en plus qu'une vocation de carmélite présuppose plusieurs générations chrétiennes ». Je ne sais pas ce qu'elle dirait aujourd'hui, parce qu'aujourd'hui on voit des vocations de carmélites qui naissent apparemment sans préparation, spontanément. Mais si on regarde bien, on voit qu'il y a quelque chose de vrai, que plusieurs générations antérieures ont préparé ces vocations. Parfois Dieu saute une génération pour préparer plus profondément quelque chose d'autre...

Quand nous disons que la vocation achève la famille et qu'elle donne au foyer chrétien sa signification ultime, comprenons bien que cela ne se réalise pas dans tous les foyers chrétiens. Il serait souhaitable, évidemment, que tous les foyers chrétiens aient un prêtre, une religieuse, mais cela ne se commande pas. Et parfois, Dieu demande aux parents d'en avoir le désir, sans l'exprimer, pour l'offrir. Et ce désir, Dieu l'écoute et le reçoit. Dieu regarde les intentions profondes des cœurs plus que les résultats. Il peut y avoir et il y a peut-être eu jadis dans vos familles, des foyers qui ont désiré profondément avoir un fils ou une fille qui se donne au Seigneur, sans qu'il y ait de réponse. Et au bout de plusieurs générations viendra la réponse, et personne ne s'en apercevra, sauf vous, sauf la Vierge Marie.

Essayons d'abord de comprendre que le sacrement de mariage implique, dans sa structure propre, un « ordre vers » la vocation sacerdotale et la vocation religieuse. Autrement dit, dans le cœur d'un père et d'une mère qui vivent de la grâce du sacrement de mariage, est inscrit un appel vers le dépassement de ce que représentent la famille humaine et la famille chrétienne. En effet, la grâce du sacrement de mariage relie l'époux et l'épouse directement au Christ crucifié. C'est Jésus qui donne aux époux la grâce du sacrement de mariage ; ce ne sont pas les époux qui se la donnent, c'est Jésus qui la leur donne. C'est Jésus qui est source de tous les sacrements ; il n'y a pas d'exception, même pour le sacrement de mariage (autrement il n'y aurait plus de sacrement). C'est Jésus qui donne sa grâce, et c'est Jésus dans le mystère de la Croix.

Quand on étudie théologiquement la grâce du sacrement de mariage, on voit très nettement (et toute la tradition de l'Eglise est là pour l'affirmer) que le sacrement de mariage unit les époux dans le mystère du Christ crucifié, puisque c'est à la Croix que Jésus épouse l'Eglise et que le sacrement de mariage est à l'image de l'alliance du Christ avec l'Eglise², du Christ avec chacun d'entre nous. Nous sommes tous liés au Christ par la grâce dans un lien d'époux et d'épouse, au sens le plus divin, au sens le plus mystique, le plus intérieur, au sens de l'amour divin. Ce lien d'époux et d'épouse est *manifesté* par le sacrement de mariage, et non seulement manifesté symboliquement, mais aussi réalisé, puisque la grâce chrétienne est une grâce qui s'incarne, une grâce qui prend possession de tout notre corps, de toute notre

² Ep 5, 32.

sensibilité. Notre corps connaîtra un jour la gloire, et la gloire provient de la grâce ; notre corps n'est donc pas extérieur à la grâce chrétienne. Notre corps dans ce qu'il a de plus sensible, notre corps dans toutes ses capacités d'aimer, est saisi par la grâce chrétienne pour être le lieu de l'incarnation. Saint Paul le dit : « Ne savez vous pas que votre corps est un temple du Saint-Esprit ? »³. Mais nous savons que cela se réalise à travers des luttes et des purifications, parce que notre sensibilité n'est pas immédiatement purifiée, elle est marquée par les conséquences du péché originel. Or, parmi les conséquences du péché, il y a la concupiscence de la chair, qui n'est autre qu'une propension à jouir des biens sensibles immédiats, et nous sommes orientés vers ces biens sensibles immédiats de manière désordonnée. La grâce chrétienne est là pour nous purifier, pour nous permettre de redécouvrir une harmonie beaucoup plus profonde du spirituel et du sensible, une unité, dans le cœur du Christ et dans le cœur de Marie, entre ce qu'il y a en nous de plus spirituel et ce qu'il y a de plus sensible. C'est le propre de la grâce chrétienne. Cette grâce chrétienne se manifeste dans la grâce du mariage de la manière la plus visible puisque le propre de la grâce du sacrement de mariage est de transformer toute la pâte humaine, toute notre sensibilité dans ce qu'elle a de plus fort, de plus intime, de plus vulnérable. C'est l'amour des conjoints, de l'époux et de l'épouse, qui doit être transformé par la grâce chrétienne, et transformé à travers et au-delà de toutes les passions. Les passions, certes, demeurent, mais elles doivent être purifiées, sanctifiées. L'homme dans ce qu'il a de plus « homme » et la femme dans ce qu'elle a de plus « femme », dans toute la sensibilité de son cœur et de son corps, doivent être transformés et purifiés par la grâce. C'est là que nous constatons de la manière la plus visible la victoire de l'amour divin sur les conséquences du péché (concupiscences charnelles). Et par cette grâce du mariage, la grâce chrétienne réalise l'incarnation la plus ample : le corps appelé à la Résurrection ne doit-il pas être totalement purifié et sanctifié ?

Le sacrement de mariage unit donc les époux au Christ crucifié ; et il unit les époux à l'Eglise, dans son lien d'épouse du Christ. C'est pour cela que la grâce du sacrement de mariage implique un « ordre vers », une inclination, une tendance, vers le mystère le plus profond de l'Eglise qui est cette alliance d'épouse avec Jésus Epoux. C'est cette grâce qui va nous faire comprendre le lien qui existe entre le foyer chrétien et la vocation. Si nous ne voyons pas cela, la vocation apparaîtra toujours à l'intérieur du foyer comme une chose anormale, alors que la vocation à l'intérieur du foyer chrétien est une chose normale, selon l'ordre de la Sagesse de Dieu. Car selon l'ordre de la Sagesse de Dieu, la grâce du sacrement de mariage, en unissant les époux au Christ crucifié, leur fait vivre, à travers leur amour, ce lien divin du Christ avec l'Eglise dans cette alliance d'époux et d'épouse.

Regardons d'abord la vocation à la vie religieuse. Elle consiste à « suivre l'Agneau partout où il va », en abandonnant *tout* pour le suivre avec plus de ferveur et de hâte (la hâte de Marie), à le suivre en étant le plus proche possible, à se mettre dans une disposition telle qu'on est capable de tout abandonner pour que notre cœur soit plus immédiatement saisi par le Christ. La vocation chrétienne est la même pour tous. La seule différence se situe au niveau des moyens. C'est la même sainteté qui est poursuivie par un religieux, et par sa mère et son père. C'est pour cela que le religieux et ses parents continuent à parler le même langage, le langage chrétien ; avec cette seule différence, que le religieux où la religieuse prend des moyens plus directs et plus

³ 1 Co 6, 19.

exigeants. Je ne dirais pas que c'est la différence entre une petite route de montagne et l'autoroute, parce que l'autoroute n'est pas précisément chrétienne ! C'est plutôt la différence entre un petit sentier très raide, très rapide, difficile à monter, et une route un peu plus normale, moins rapide. Ceci est un exemple, une image, et une image est toujours fautive, mais il y a tout de même un peu de cela. La vie religieuse consiste à élaguer le plus possible. Jésus le dit très nettement et à maintes reprises : celui qui veut le suivre doit nécessairement tout abandonner⁴. Celui qui veut le suivre, celui à qui Jésus a dit : « Suis-moi », n'a pas à regarder en arrière⁵, et il doit abandonner tout ce qui est derrière lui. Ce qui était pour lui des moyens tout à fait normaux dans sa vie chrétienne demande d'être laissé de côté. C'est une question de prudence, éclairée par la foi et sous l'emprise du don de conseil. Il n'y a pas de vocation religieuse, nous dit saint Thomas, sans une « mission » particulière du Saint-Esprit dans le cœur du jeune homme ou de la jeune fille, dans le cœur de l'enfant. C'est l'Esprit Saint qui est l'auteur principal de toute vocation. Ce n'est pas une question psychologique. C'est pour cela que le psychologue ne peut pas discerner s'il y a vocation ou non. Il peut simplement saisir s'il y a des contradictions, s'il y a impossibilité de vivre une vie commune, de vivre tel ou tel genre de vie. Il pourra alors dire : « Etant donné votre tempérament, étant donné votre psychisme, il est impossible pour vous de vous engager dans telle voie », de même qu'il peut, par rapport à une orientation artistique, à une orientation intellectuelle ou entraînant de grandes responsabilités, dire : « Etant donné votre tempérament, c'est impossible ». Mais le psychologue ne peut pas dire s'il y a vocation ou pas, puisque c'est l'œuvre directe du Saint-Esprit. Toute vocation religieuse, je vous l'ai dit, implique une « mission » de l'Esprit Saint ; et le seul qui puisse vraiment en témoigner, c'est celui qui l'a reçue.

Je ne vais pas examiner ici avec vous les critères d'une véritable vocation religieuse. C'est du reste très difficile. On me demande constamment : « Quels sont vos critères ? ». Cette question m'amuse, car en réalité je regarde chaque vocation particulière, et plus j'avance, plus je vois que chaque vocation a quelque chose d'unique parce que toute vocation religieuse est personnelle, si bien que le lien profond est toujours souterrain. C'est un lien que l'Esprit Saint lui-même réalise. Evidemment il y a des notes communes, mais c'est toujours quelque chose de personnel. La vocation d'André, la vocation de Jean, la vocation de Simon-Pierre, sont différentes⁶.

S'il y a un lien essentiel entre la grâce du sacrement de mariage et la vocation religieuse, puisque le sacrement de mariage et la vocation religieuse sont unis dans l'alliance nouvelle du Christ avec l'Eglise comme Epoux et Epouse, on peut dire aussi que le sacrement de mariage a un lien essentiel avec le mystère du *sacerdoce*. Tous les sacrements sont liés les uns aux autres, et tous sont ordonnés au mystère de l'Eucharistie. Le baptême nous permet de recevoir l'Eucharistie et il est tout entier ordonné au sacrement de l'Eucharistie. Et le sacrement de mariage est ordonné lui aussi à l'Eucharistie, ne l'oublions pas. C'est pour cela que, quand il y a des difficultés dans le foyer, il faut que l'époux et l'épouse comprennent que la seule manière d'être victorieux de telle ou telle difficulté, c'est de vivre de l'Eucharistie. Si les époux peuvent aller communier ensemble pour demander à Jésus d'être là pour leur donner la force qui, dans

⁴ Voir notamment Mt 10, 37-38 ; 16, 24-25 ; 19, 21 ; 19, 27...

⁵ Lc 9, 62.

⁶ Voir Jn 1, 35 sq.

l'amour, leur permettra de dépasser leur difficulté, il faut qu'ils le fassent. Le sacrement de mariage est ordonné à l'Eucharistie, et c'est l'Eucharistie qui donne la force d'être fidèle. Cela est très important. Si l'Eucharistie n'est pas là et que l'on compte uniquement sur la grâce du sacrement de mariage, on oublie que la grâce du sacrement de mariage est liée essentiellement à l'Eucharistie. Le sacrement de mariage ne manifeste-t-il pas d'une manière particulière, comme nous l'avons dit, l'union du Christ Epoux à l'Eglise Epouse ? Et l'Eucharistie nous donne le Corps du Christ s'offrant pour le salut de son Epouse, comme le dit saint Augustin : « Qui peut épouser ainsi ? Lui, il meurt pour celle qu'il épouse »⁷. Les chrétiens qui ont reçu le sacrement de mariage doivent être plus chrétiens, c'est-à-dire doivent être davantage ordonnés à l'Eucharistie. Et dans les moments difficiles on doit se fortifier par l'Eucharistie.

Si le sacrement de mariage est ordonné à l'Eucharistie, on comprend que le sacrement de mariage regarde aussi le sacerdoce. Non seulement le prêtre a été le représentant du Christ lors du premier « oui » mutuel des époux, et est aussi celui qui donne à tous les fidèles l'Eucharistie, mais encore le lien du sacrement de mariage avec l'Eucharistie se prolonge jusqu'au sacrement de l'Ordre. Les liens de la famille avec la consécration religieuse et avec le sacerdoce sont deux liens différents. Il est important de le souligner, pour qu'on comprenne mieux ces deux vocations qui sont deux vocations distinctes (Vatican II nous rappelle qu'il faut bien voir la distinction entre ces deux vocations). On pourrait dire que le lien avec la vocation religieuse est plus fondamental, parce que c'est vraiment l'alliance de l'époux et de l'épouse qui commande ce lien ; tandis que le lien avec le sacrement de l'Ordre se fait par et dans l'Eucharistie. S'il y a ce lien, c'est donc un devoir pour les parents — un devoir d'amour —, dans l'éducation chrétienne qu'ils donnent à leurs enfants, d'éveiller chez eux le sens de la vie religieuse et du sacerdoce. Il est évident que, quand on a dans sa famille des religieux et des prêtres, et que, dans sa plus tendre jeunesse, on a pu aller voir telle tante carmélite ou telle tante fille de la charité et qu'on a rencontré tel oncle prêtre, cela joue un rôle d'exemple extraordinaire. L'enfant est très sensible à l'exemple, et l'exemple joue un rôle capital dans l'éducation. Et si on voit que cette tante ou cet oncle prêtre est très lié aux parents, que les parents ont pour eux une grande affection et que c'est eux qu'ils vont trouver dans les moments difficiles, et si dans la prière les parents rappellent aux enfants de prier pour ceux qui se sont consacrés totalement à Dieu, cela ouvre dans le cœur de l'enfant une orientation vers quelque chose qui dépasse le foyer, quelque chose qui est plus grand que le foyer, si saint et si beau soit-il. Il y a là un dépassement. Il faut que les parents n'hésitent pas à le dire et n'hésitent pas à montrer que se donner totalement au Christ — « suivre l'Agneau partout où il va » — et recevoir le sacerdoce de Jésus, est un don gratuit qui relève de la gratuité de l'amour, qui ne relève pas de la sainteté de ceux qui le reçoivent, qui ne relève pas de leurs mérites, de leurs vertus. L'oncle prêtre a peut-être de très gros défauts et la tante carmélite aussi ! Les parents montrent alors que la vocation religieuse et le sacerdoce n'ont rien à voir avec les vertus. Il est souhaitable que le prêtre et la tante religieuse soient vertueux et qu'ils soient aimables ! mais ce n'est pas toujours le cas. A ce moment-là, on montre que la grâce de suivre le Christ et la grâce du sacerdoce ne relèvent pas de la vertu. Pourquoi ne pas le dire ? C'est une grâce gratuite. Ce ne sont pas nos oncles et tantes religieux et prêtres qui sont les plus vertueux. Les mères de famille qui sont de vraies mères de famille, et les pères de famille qui

⁷ *Enarr. In Ps. 122, 5 ; P. L. 37, col. 1633.*

sont de vrais pères de famille, ont quelquefois des vertus plus grandes. Mais il y a dans le cœur d'un prêtre, dans le cœur d'un religieux et d'une religieuse, quelque chose d'unique.

Je me souviendrai toute ma vie de ce que me disait mon vieil oncle, le père Dehau. Je n'étais pas bien grand, j'avais 7 ou 8 ans. A cet âge-là on est curieux, on écoute la conversation des grandes personnes pendant le repas. J'entendais mon oncle revenir constamment là-dessus : quand on est en présence d'un religieux, ou d'une religieuse, ou d'un prêtre, il y a quelque chose qui demeure à travers tout : c'est qu'il y a eu, à un moment de leur vie, un don total. Ils ont été plus ou moins fidèles, ils ont progressé plus ou moins dans la vertu, mais il y a eu dans leur vie un moment où ils ont tout donné au Christ, et cela reste. Et le père Dehau ajoutait : même s'il y a des moments plus difficiles où on est moins fidèle, Dieu reprendra tout — comme pour la grande sainte Thérèse. Elle le dit elle-même : il y a eu des moments d'infidélité, des moments où elle s'est laissée prendre par des choses secondaires, et Dieu l'a reprise, parce que Dieu est fidèle. Dans toute vocation religieuse ou sacerdotale, il y a eu un don total, où Dieu a réclamé d'être le seul, où celui qui se donnait a eu l'expérience de la jalousie du Christ, de la jalousie dans l'ordre de l'amour, et a compris profondément qu'il ne pouvait pas se détourner parce que le Christ avait marqué son âme, avait marqué son cœur. Et cela demeure. Il n'y a pas de sacrement pour la vie religieuse, mais il y a plus : il y a la marque jalouse de l'amour du Christ.

Etant donné le lien essentiel qui existe, selon l'ordre de la Sagesse de Dieu, entre la grâce du sacrement de mariage et la vocation religieuse et le sacerdoce, c'est un devoir pour les parents, un devoir d'amour, de demander à l'Esprit Saint de leur faire comprendre en profondeur, dans leur vie chrétienne, la grandeur de la vocation, la grandeur du sacerdoce, pour qu'ils puissent en parler à leurs enfants. S'il y a dans la famille des oncles qui sont religieux ou prêtres, des tantes religieuses, c'est parfait ; si on n'en a pas, on peut en adopter ! et c'est quelque fois plus facile parce que, quand on les adopte, on peut choisir ! On peut choisir telle religieuse contemplative, telle carmélite qu'on connaît et qui est vraiment toute donnée (il y en a encore heureusement), telle fille de la charité qui est totalement donnée, telle petite sœur du Père de Foucauld, telle petite sœur de Mère Teresa... Et on essaie d'entrer en contact, non pas seulement personnel mais familial. Toute famille chrétienne digne de ce nom doit avoir des relations personnelles avec la vie contemplative, avec tel ou tel monastère, et avec telle ou telle religieuse apostolique, missionnaire, avec tel ou tel prêtre qui est un peu le prêtre de la famille, celui qu'on pourra inviter, celui à qui on pourra parler librement, celui qui, tout en respectant pleinement ce qu'est la famille, sera là comme un complément (au grand sens du terme) ; non pas comme un étranger, mais comme celui qui apporte à la famille son achèvement, celui qui donne à la famille une signification nouvelle, une ouverture vers le mystère du sacerdoce et le mystère de la consécration religieuse. Il ne suffit pas d'en parler : il faut concrétiser cela par des exemples, par des personnes qu'on peut montrer et qu'on a choisies.

Il faut que la famille chrétienne s'ouvre pleinement et totalement à la vie religieuse, et réciproquement, que la vie religieuse s'ouvre à la famille. C'est très important et c'est la grâce d'aujourd'hui, d'une façon très particulière. Il faut, dans la charité fraternelle, comprendre qu'il doit y avoir des liens très forts entre la famille et la vie religieuse. C'est beaucoup plus facile aujourd'hui qu'autrefois. Autrefois, il y avait une muraille qui séparait les couvents de la famille. On pénétrait dans ces murailles, mais il y avait parfois des grilles avec des pointes hostiles, de sorte que les petits enfants, quand ils venaient voir leur tante carmélite, posaient à leur mère ce

genre de question : « Qu'est-ce qu'elle nous ferait s'il n'y avait pas la clôture ? » — comme ces animaux dangereux qu'on tient enfermés. J'ai entendu moi-même cette question toute simple d'une petite fille devant sa tante qui était derrière des grilles : « Mais maman, pourquoi ça ? elle est méchante ? ». Il fallait alors faire comprendre qu'elle n'était pas méchante, que c'était autre chose, que c'était une séparation ; mais ce n'était pas facile à faire comprendre. Aujourd'hui c'est plus simple, c'est plus direct. Croyez bien que j'ai beaucoup de respect pour la clôture ! Et ce n'est pas moi qui pousserais les carmélites à enlever leur clôture ! Mais il est quelquefois bon de voir des contemplatives sans clôture ; cela permet de mieux comprendre la clôture. En effet, pour comprendre la clôture, il faut comprendre la vie contemplative ; quand on comprend la vie contemplative, on comprend qu'il peut y avoir des exigences de clôture. La clôture par elle-même n'a pas de signification ; elle n'a de signification que dans sa finalité profonde qui est justement l'exigence de la contemplation.

Il faut donc que toute famille chrétienne s'ouvre à la vie religieuse contemplative. Il faut souhaiter qu'il y ait des liens, et avoir le désir de les réaliser. Le désir doit exister des deux côtés : du côté de la vie religieuse et du côté des familles chrétiennes. Il faut aussi que la famille et le prêtre soient liés. Ce n'est pas toujours facile. Il faut comprendre que le prêtre est totalement consacré à Dieu, qu'il n'est pas comme n'importe qui, même si quelquefois il veut estomper toute différence. Il faut faire comprendre aux enfants qu'il y a dans le prêtre quelque chose de plus que dans les autres hommes parce qu'il est le représentant du Christ, parce qu'il vit la vie du Christ.

Il faut donc dans l'éducation chrétienne des petits, surtout des tout-petits, avoir constamment ce regard vers l'Eglise dans sa totalité. La famille est une partie fondamentale de l'Eglise, mais elle n'est pas l'Eglise. Elle est « l'Eglise domestique », l'Eglise fondamentale ; et il faut qu'elle s'ouvre à ce qu'il y a de plus grand dans l'Eglise : la vie religieuse, et surtout la vie religieuse contemplative qui est la « partie principale » de l'Eglise, comme dit saint Thomas, et le sacerdoce, et tout le mystère de la hiérarchie dans l'Eglise. La famille doit s'ouvrir à cela. Une famille qui se couperait de cela ne serait plus chrétienne ; tôt ou tard elle se matérialiserait et perdrait sa signification profondément chrétienne. C'est pour cela qu'il est si important de saisir ce lien et d'en vivre, d'essayer de le concrétiser et de le rendre le plus proche possible des enfants.

Il faut d'autre part, quand l'enfant grandit, que les parents soient très respectueux de la vocation de leur fils ou de leur fille. Cela joue dans les deux sens. Il ne faut pas que les parents aient la vocation pour leurs enfants. On l'a dit et redit, ce n'est pas la peine d'y insister trop. On connaît ces mères, qui, désirant tellement avoir un fils prêtre, reviennent tout le temps là-dessus : « Quand tu étais petit, tu as eu des aspirations... ». Cela ne regarde pas la mère. La vocation, ce n'est pas la mère qui l'a, c'est le fils ou la fille. Il ne faut pas empiéter sur ce domaine par une sorte de surcharge psychologique, et insister indéfiniment. L'enfant sent bien cela ; et quand il grandit, s'il a une vocation, il a une sorte de pudeur : il n'aime pas qu'on en parle (c'est souvent le signe d'une vraie vocation), parce qu'il sent très bien que c'est un secret de Dieu. Si bien que, quand on lui demandera : « Quand tu seras grand, qu'est-ce que tu feras ? », il inventera n'importe quoi pour cacher son secret. Et il a raison, c'est un secret. Quand sera venu le moment où il pourra et devra décider, à ce moment-là il le dira, et le prêtre lui dira d'en parler (autant que possible) en premier lieu à son père et à sa mère.

La vocation est une œuvre divine. On n'a donc qu'à prier. Une mère ne priera jamais assez pour que ses enfants puissent être totalement donnés à Dieu, à la manière dont Dieu voudra — il y a des vocations qui sont des « rapt » divins... Il faut offrir... Les enfants n'appartiennent pas à leurs parents. Ils appartiennent bien, en un sens, à leurs parents, mais profondément il y a un lien avec Dieu qui est premier, et il faut que les parents aient toujours ce respect. Le lien avec Dieu, le mystère de la grâce, le mystère de l'âme immortelle et spirituelle, vient directement de Dieu. N'oublions jamais cela. Et quand il s'agit de la vocation, c'est chacun qui, personnellement, choisit. C'est du reste la même chose pour le choix d'un garçon à l'égard de sa fiancée et inversement. Ce ne sont pas les parents qui choisissent. Il y a eu des époques où les parents choisissaient, il y a des civilisations où les parents choisissent, cela existe encore aujourd'hui. Mais en Occident, le sens chrétien l'a emporté : choisir son épouse, choisir son époux, est un acte personnel, parce que c'est un acte d'amour. Et choisir Dieu, choisir le Christ pour se donner totalement à lui, est un acte personnel qui relève directement de la grâce. Il faut que les parents respectent la vocation de leur fils ou de leur fille qui grandit, d'une manière telle qu'ils n'y mettent pas d'obstacle. Quand un père ou une mère ne veut pas que son fils se donne au Seigneur, il peut devenir complice du démon et, en mettant le plus d'obstacles possible, détourner la vocation. La vocation, dans ce qu'elle a de plus profond, est à la fois ce qu'il y a de plus fort et ce qu'il y a de plus fragile, puisqu'elle est, dans la grâce chrétienne, la petite « pousse » la plus divine. Quelqu'un qui a la vocation sait bien que c'est ce qu'il y a de plus fort parce que c'est un lien direct avec le Christ ; mais c'est en même temps ce qu'il y a de plus fragile, surtout à 18, 19 ou 20 ans. C'est très fragile parce que c'est quelque chose d'invisible et qu'à cet âge-là, notre sensibilité et notre cœur humain désirent s'épanouir pleinement et totalement. Parce que la vocation est quelque chose de très fragile, les parents, s'ils sont profondément chrétiens, doivent en être les gardiens. Ils ne doivent pas l'imposer, mais ils doivent tout faire pour aider et pour soutenir, pour permettre l'éclosion de la vocation. La vocation de leur enfant est vraiment une vocation *personnelle*, mais elle a une répercussion sur toute la famille. Il est impossible que, quand un fils ou une fille se donne totalement à Dieu, il n'y ait pas une répercussion sur toute la famille, et une répercussion première sur les parents. J'aime à dire que lorsqu'un fils ou une fille se donne totalement à Dieu, les parents, le père et la mère, les frères et sœurs, ont comme une vocation « médiatisée », c'est-à-dire que par l'intermédiaire de leur fils ou de leur fille, de leur frère ou de leur sœur, eux-mêmes se consacrent à Dieu. Voilà jusqu'où va le lien de la famille et de la vocation religieuse, de la famille et de la vocation sacerdotale. Et c'est cela, être gardien de la vocation. Il ne suffit pas de laisser son fils ou sa fille libre en disant : « Il fera ce qu'il veut, je ne m'en occupe pas, moi je n'ai pas la vocation, je n'y entends rien ». Du reste, ce n'est pas vrai ; car un père et une mère de famille chrétiens, parce qu'eux-mêmes doivent « suivre l'Agneau partout où il va », peuvent comprendre de l'intérieur la vocation. Et au plus intime de leur cœur, quand leur fils ou leur fille est appelé par Dieu, ils ont eux-mêmes cet appel (mais d'une autre manière, c'est évident). Il ne faut pas, parce qu'un fils ou une fille entre au couvent, qu'immédiatement le père ou la mère dise : « Je vais le suivre, et nous irons chacun de notre côté ». Cela non plus ne serait pas vrai. Il faut respecter la diversité des vocations.

Etre gardien, c'est coopérer. Là il y aurait beaucoup à dire. Quand un père et une mère savent que leur fils ou leur fille, dirigés par tel ou tel prêtre, va entrer dans tel ou tel lieu, il est normal qu'ils essaient de se rendre compte, avec leur responsabilité propre de gardiens de la vocation de leurs enfants (comme saint Joseph est gardien de la Vierge), si le monastère, si le lieu

où se formera leur fils ou leur fille, est bien conforme aux exigences de l'Eglise. Si, de fait, ce n'est pas un lieu qui peut vraiment épanouir une vocation, il faut que les parents puissent avertir. Ils sont gardiens, donc ils coopèrent ; et ils doivent se mettre en relation avec ceux à qui seront confiés leurs enfants. C'est tellement nécessaire, quand on s'occupe de jeunes, de connaître les parents ; il y a beaucoup de choses qui se comprennent alors bien mieux. S'il peut y avoir de part et d'autre une compréhension profonde, si les parents comprennent qu'ils sont des amis et qu'on fait une œuvre commune, c'est beaucoup plus facile. Evidemment, quand les parents sont en opposition, c'est plus difficile ; on doit alors être à la fois prudent et délicat, et essayer de conquérir leur cœur pour montrer qu'être religieux ou religieuse, ou se donner au Seigneur dans le sacerdoce, ce n'est pas du tout un éteignoir, c'est au contraire l'épanouissement le plus profond du cœur et de l'intelligence (si vraiment ce don va jusqu'au bout).

Il doit vraiment y avoir, si les parents sont gardiens de la vocation, une coopération entre eux et ceux qui sont responsables des vocations, au niveau religieux, au niveau sacerdotal. C'est cela qui est normal du point de vue de la charité chrétienne et du point de vue du mystère de l'Eglise. Quand il n'y a aucune coopération, c'est anormal. Evidemment, de temps en temps (je pourrais vous en raconter beaucoup à ce sujet !) on est bien obligé de prendre la défense du fils ou de la fille qui se donne au Seigneur, quand les parents sont hostiles, quand les parents s'opposent ; on doit le faire parce qu'on doit défendre la vie religieuse, on doit défendre ce que le Christ a mis dans le cœur des jeunes, cet appel, ce germe de don. Mais normalement, c'est une œuvre commune qui doit se réaliser entre ceux qui sont gardiens, comme père et mère, et ceux qui devront guider les enfants ; c'est beaucoup plus grand. Les parents restent toujours les parents de leur fils et de leur fille : Dieu n'est pas rival. Et la vie religieuse et le sacerdoce donnent aux enfants un sens beaucoup plus grand de ce que représente le don du père et de la mère à leur enfant. C'est par la vie religieuse qu'on comprend, d'une manière beaucoup plus forte, ce que représente la grandeur d'une mère, la grandeur d'un père. C'est par le sacerdoce qu'on peut rendre à ses parents le centuple de ce qu'ils ont donné. Quand un prêtre, le jour de son ordination, peut bénir ses parents, quand il dit la messe pour eux, il comprend comment Jésus lui permet de rendre le centuple à ses parents. Si Jésus a institué l'Eucharistie, c'est pour remercier Marie, il ne faut pas l'oublier : l'intention première du Christ, au plus intime de son cœur, est de remercier sa Mère. Et le prêtre sait tout ce que son père et sa mère, ses frères et sœurs, ont été pour sa vocation. De même pour une jeune fille qui se consacre à Dieu : elle sait que par sa consécration à Dieu, et dans le don qu'elle fait de tout elle-même à Dieu, elle porte son père et sa mère, ses frères et sœurs, elle les porte à Jésus et par là leur donne le centuple de ce qu'elle a reçu d'eux.